



Les mots politiques du poète Giovanni Pascoli (1855-1912)

Yannick Gouchan

► **To cite this version:**

Yannick Gouchan. Les mots politiques du poète Giovanni Pascoli (1855-1912) . Cahiers d'Etudes Romanes, Centre aixois d'études romanes, 2015. <hal-01362759>

HAL Id: hal-01362759

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01362759>

Submitted on 9 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yannick Gouchan

Les mots politiques du poète Giovanni Pascoli (1855-1912)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Yannick Gouchan, « Les mots politiques du poète Giovanni Pascoli (1855-1912) », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 30 | 2015, mis en ligne le 14 avril 2016, consulté le 20 juin 2016. URL : <http://etudesromanes.revues.org/4922>

Éditeur : Centre aixois d'études romanes

<http://etudesromanes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://etudesromanes.revues.org/4922>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les mots politiques du poète Giovanni Pascoli (1855-1912)

Yannick Gouchan

Aix-Marseille Université, CAER, EA 854

Résumé

Il s'agit d'étudier l'aspect politique de la pensée du poète Pascoli, figure de premier plan dans la culture italienne entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Une première analyse consiste à tracer les contours du terme « socialisme » pour Pascoli, à partir de sa propre expérience de jeunesse puis de sa pensée humanitariste lorsqu'il devient poète de l'Italie giolittienne (dans le contexte des célébrations du cinquantenaire de l'Unité, en 1911). Une deuxième analyse porte sur le terme « siepe » (la haie), terme emblématique de la poésie pascolienne qui comporte également une acception politique, dans le cadre de la défense de la petite propriété. Pour terminer, l'étude portera sur les prises de position de Pascoli concernant deux questions liées à la politique italienne de son temps : l'émigration à l'étranger des Italiens et la conquête coloniale en Afrique.

Mots-clés : Giovanni Pascoli, XIX^e siècle, XX^e siècle, socialisme, propriété, émigration, capitalisme.

Figure littéraire et intellectuelle de premier plan dans l'Italie de la fin du XIX^e siècle et des débuts du XX^e, Giovanni Pascoli est souvent considéré comme le premier poète de la modernité italienne, à tout le moins celui qui a influencé de la manière la plus significative une grande partie des choix poétiques à venir dans la Péninsule. La production en vers de Pascoli présente de manière concomitante une inspiration de type géorgique (Gabriele D'Annunzio le surnommait le « dernier fils de Virgile ») et civile, car le corpus pascolien offre aussi bien de brèves pièces impressionnistes qui parviennent à renouveler la métrique italienne par de nouvelles formules, que de longs poèmes narratifs à dimension géorgique, historique voire antiquisante. Il n'est pas aisé de résumer la poésie de Pascoli en quelques mots puisque les différents types d'inspiration ne succèdent pas les uns aux autres mais sont très souvent contemporains. On parlera ainsi d'une poésie *myricéenne* à propos des recueils qui décrivent la nature toscane en

la problématisant par toute une série de réflexions d'ordre existentiel et en utilisant un langage absolument nouveau qui parvient à dépasser, sans la détruire véritablement, la grande tradition lyrique héritée de Pétrarque.

Dans les histoires de la littérature Pascoli est rangé par commodité du côté des « décadentistes », mais il serait plus exact de le replacer dans la grande mouvance du symbolisme européen dont il incarne, malgré lui, une forme tout à fait originale¹. Parallèlement à la poésie qui s'ancre dans une nature virgilienne et angoissée, l'auteur a également publié une grande quantité de poèmes longs sur l'Antiquité grecque et latine, sur la geste du Risorgimento (pour les célébrations du cinquantenaire de l'Unité en 1911) et sur l'histoire médiévale de la ville de Bologne². La littérature n'occupait cependant pas l'intégralité de son temps de travail car Pascoli a été une grande figure pédagogique de son temps. D'abord enseignant à Messine et à Pise, il termina sa carrière à l'Université de Bologne en occupant la chaire de littérature italienne de Giosué Carducci. Pour compléter la présentation de cette personnalité riche et complexe, n'oublions pas que Pascoli fut surtout connu de son vivant pour la qualité de sa poésie en latin – qui lui valut une quinzaine de médailles d'or au concours d'Amsterdam –, et pour ses travaux de critique littéraire, notamment sa monumentale étude sur le symbolisme de la *Divine comédie*.

Poète fondamental et professeur reconnu, Pascoli eut aussi une place non négligeable dans la vie civile de son temps, c'est-à-dire la période qui couvre les deux dernières décennies du XIX^e siècle et les douze premières années du siècle suivant. S'il ne fut en aucun cas un poète engagé – expression de toutes façons anachronique pour son époque – Pascoli a tout de même souhaité intervenir dans la vie publique de son pays à plusieurs reprises par des prises de position précises, notamment sur la défense de la propriété, sur l'émigration des Italiens à l'étranger ou sur la politique coloniale du gouvernement. Comme l'avait fait son aîné Carducci au lendemain de l'Unité et comme allait le faire D'Annunzio à la veille de la Grande Guerre, Pascoli voulut endosser le costume de poète national de l'Italie unifiée en donnant une dimension sociale et civile à son art. Il chercha à devenir un poète *vates*, celui qui guide sa génération dans une jeune Italie à la recherche d'une identité nationale forte, au sein d'un monde dans lequel surgissent de grandes puissances rivales ou amies. La diffi-

1 Nous renvoyons à nos travaux sur la réception de Pascoli : Yannick Gouchan, « Pascoli en France, un grand poète oublié? », *Lettres italiennes en France II. Réception critique, influences, lectures, Transalpina*, n° 8, Presses Universitaires de Caen, 2005, p. 109-126.

2 Cf. Yannick Gouchan, « Figure di eroismo in Pascoli », in *Giovanni Pascoli e l'immaginario degli Italiani, Rivista Pascoliana*, n°24/25, Pàtron editore, Bologna, 2012-2013, p. 61-71.

culté que présente l'analyse de cet aspect-ci de la personnalité de Pascoli réside dans le fait que, d'une part, sa poésie n'est absolument pas politique, même si parfois elle se veut sociale, voire socialiste – nous y reviendrons –, d'autre part sa vie personnelle fut des plus discrètes et il chercha le plus souvent possible à se retirer dans sa maison de Castelvecchio, loin des grands débats idéologiques de son temps. Le paradoxe que nous allons tenter d'expliquer consiste à déceler dans plusieurs textes de prose, des lettres publiées, des déclarations publiques de l'orateur Pascoli certains éléments permettant de comprendre sa pensée politique, alors que le poète est passé à la postérité comme le chantre moderne et inquiet d'une campagne toscane éternelle. Il est difficile de trouver un véritable système d'idées politiques chez Pascoli, toutefois, en tant que personnalité de renom, il n'a cessé d'affirmer des idées sur la société et sur l'actualité de son temps, si bien qu'il nous est possible de constituer un corpus de textes permettant d'illustrer et de comprendre la dimension politique du poète, et plus particulièrement en se focalisant sur deux concepts précis, autour de deux mots politiques du poète, « socialisme » et « propriété ».

Nous analyserons dans un premier temps la signification particulière du terme « socialisme » pour l'auteur, en partant de son expérience de jeunesse jusqu'à ses dernières interventions publiques. Puis il sera question d'un autre mot politique important pour Pascoli et son époque, la « siepe » – la haie –, motif littéraire essentiel qui prend une connotation tout à fait particulière.

Un socialisme de cœur ?

Depuis l'entrée au Parlement italien du premier député qui se revendiquait du socialisme, Andrea Costa, en 1882, les idées héritées de la pensée marxiste avaient permis la formation d'un mouvement organisé, en 1892, le Parti des Travailleurs Italiens, rapidement rebaptisé. Le premier Parti Socialiste Italien était né. Vingt ans avant la création du parti, l'adolescent Giovanni Pascoli fréquentait déjà les milieux socialistes de Romagne. Pascoli se trouvait en effet à Rimini, où il suivait des cours au lycée, sous la protection de son frère aîné, au moment même où se tenait, en août 1872, le congrès des internationalistes sécessionnistes qui fondèrent la Fédération Italienne de l'Association Internationale des Travailleurs (FIAIL), fortement inspirée de l'anarchisme de Bakounine, et présidée par Andrea Costa. La présence de chefs de file de la pensée politique socialiste à Rimini exerça certainement une influence durable sur le jeune homme épris de justice.

D'abord fasciné, pour des motifs personnels liés à sa tragédie familiale, par les idées de l'Internationale socialiste qui apportait une expression politique et idéologique aux vicissitudes qu'il avait subies, Pascoli affirmera néanmoins un socialisme de moins en moins politique, c'est-à-dire non institutionnalisé et sans programme précis. Il défendait donc un socialisme de cœur, un sentiment profond de solidarité et d'humanité – qu'il exprimera d'ailleurs dans certaines préfaces de ses recueils de poèmes –, éloigné de toute référence à la révolution et à une classe particulière³.

L'expérience militante à Bologne et l'originalité du socialisme pascolien

Dans les années 1873-1882 Pascoli est étudiant à l'Université de Bologne où il peut suivre une formation en lettres classiques, grâce à l'obtention d'une bourse. Il assiste également aux cours de littérature de Carducci dont il pourra bientôt bénéficier de la protection. Bologne, comme la Rimini de son adolescence, était à cette époque un centre important de la pensée socialiste italienne grâce à la présence d'Andrea Costa et d'autres fondateurs de la FIAI. Le jeune étudiant fréquente rapidement les cercles internationalistes. Le terrain idéologique de la ville universitaire constitue donc la base d'une pensée politique pascolienne motivée par l'adhésion aux messages militants.

Toutefois, en 1876 la mort de son frère aîné, Giacomo, qui assurait en partie le financement des études, contraint Pascoli à interrompre sa formation et à ressentir une nouvelle fois une injustice profonde puisqu'il considère que la disparition d'un proche le prive encore une fois de suivre son destin. C'est durant cette période de ressentiment contre l'injustice et de désir de rébellion contre une société inégalitaire que le jeune homme se rapproche un peu plus directement des milieux socialo-anarchistes de la ville universitaire en adhérant à l'Association Internationale des travailleurs et en participant à la rédaction d'un hebdomadaire militant, *Colore del tempo*, dont le premier numéro (du 6 mai 1876) comporte un poème de Pascoli, *Fantasmagoria*⁴, écrit sous le pseudonyme de Gianni Schicchi⁵. Un autre texte poétique mineur de l'auteur

3 Mario Pazzaglia précise que parler de « Pascoli *et* du socialisme » est plus exact que parler de « Pascoli socialiste », dans « Pascoli e il socialismo nazionalistico », in *Pascoli socialista*, a cura di Gianfranco Miro Gori, Bologna, Pàtron, 2003, p. 146. Il utilise le terme « populismo » (p. 159) pour qualifier le socialisme atypique du poète.

4 Giovanni Pascoli, *Tutte le poesie*, a cura di Arnaldo Colasanti, Roma, Newton, 2001, p. 801.

5 Référence à un personnage de l'*Enfer* de Dante (XXX).

constitue un parfait exemple de la traduction littéraire du sentiment d'injustice sociale durant cette période, il s'agit de *La morte del ricco*, publié en 1878 dans une revue socialiste de Rimini⁶. Dans ce poème le personnage d'un homme riche au seuil de la mort affronte les reproches que lui adressent les ombres de ceux qu'il a exploités : un enfant non reconnu, une femme abandonnée, un paysan exploité, un soldat, un mineur, autrement dit une théorie de figures emblématiques de l'idéologie socialiste. L'auteur y traduit ses idées révolutionnaires de socialiste activiste qui condamne un système inégalitaire. Par la suite Pascoli collaborera activement à un autre périodique socialiste, avec Andrea Costa, « Martello », organe de la section bolonaise de l'Internationale⁷.

Le 17 novembre 1878, un cuisinier anarchiste napolitain, nommé Giovanni Passanante, tente d'assassiner le roi Humbert I – qui échappe à l'attentat cette fois, mais succombera à un autre attentat à Monza en 1900. Pascoli, après avoir assisté au procès qui condamne les internationalistes de la ville voisine d'Imola, ayant manifesté en faveur de Passanante, écrit un poème – une ode – en faveur de l'anarchiste régicide⁸. Puis il est à son tour arrêté. Pascoli en effet était déjà considéré depuis un certain temps comme suspect par les services de la police locale pour ses activités de propagande⁹. Accusé de manifestation subversive contre les carabinieri lors du procès, il se retrouve condamné à une peine d'emprisonnement de quatre mois, soit 107 jours entre septembre et décembre 1879. Durant l'interrogatoire il affirmera appartenir « à cette partie des socialistes qui désirent améliorer la société sans pervertir l'ordre¹⁰ », une phrase essentielle qui permet de comprendre la pensée politique et morale de l'auteur. L'intervention personnelle de Carducci, son professeur, lui permettra de récupérer une bourse pour terminer ses études, trois ans plus tard, en 1882.

6 *Il Nettuno*, Rimini, 17 février 1878. Le texte se trouve à présent dans le volume *Poesie e prose scelte*, a cura di Cesare Garboli, Milano, Mondadori, 2002, vol. 1, p. 285.

7 Sur le rapport entre Pascoli et Costa, cf. Elisabetta Graziosi, « Pascoli studente e socialista: una carriera difficile », in *Pascoli socialista, op. cit.*, p. 85-99. Voir également de la même auteure le récent article « Pascoli goliardo sovversivo », *Giornale Storico della Letteratura italiana*, a. CXXX, fasc. 632, 4^e trimestre 2013, p. 501-537.

8 Le texte est aujourd'hui perdu car l'auteur l'aurait déchiré immédiatement après l'avoir écrit. De plus, rien ne prouve vraiment que Pascoli soit l'auteur de cette *Ode à Passanante*. Par contre on a retrouvé un hymne autographe pour l'Internationale anarchiste, probablement rédigé en 1878. Cf. Elisabetta Graziosi, « Pascoli edito e ignoto: inno per l'Internazionale anarchica », in *Giornale Storico della Letteratura italiana*, a. CLXXXIV, 2^e trim. 2007, p. 272-281.

9 Les rapports de la préfecture de police indiquent le nom de Pascoli parmi les socialistes de la Fédération internationaliste de la ville à surveiller. Cf. *Poesie e prose scelte, op. cit.*, vol. 1, p. 112-115.

10 *Ibidem*, p. 119.

La même année il décide d'entrer dans la Franc-maçonnerie¹¹ et rédige, le 22 septembre 1882 son testament d'initiation maçonnique à Bologne dans la Loge Rizzoli.

Le bref épisode au sein de l'Internationale bolonaise marquera la fin du militantisme politique de l'auteur et son adhésion aux valeurs de la maçonnerie. Toutefois, les idées socialistes ne sont pas reniées, loin de là, et elles revivront publiquement quelques années plus tard sous une forme humanitaire et universelle.

Le 15 décembre 1901, alors qu'il enseigne à l'université de Messine, Pascoli tiendra une conférence intitulée *La base scientifica del mio socialismo*¹² qui reprend notamment des idées déjà formulées dans une conférence de 1900, *Una sagra*, considérée par le public enthousiaste de Messine comme une profession de foi socialiste de l'auteur. Dans ces conférences le poète explique le rapport qu'il établit entre le socialisme et le patriotisme, en suivant un raisonnement déjà entrevu dans le « lettre sur la haie » (en 1897, voir notre analyse plus loin), à savoir la nécessité d'une fraternité et d'une solidarité nationales contre les intérêts capitalistes et la concentration des richesses dans les mains de ce qu'il qualifie de « Moloch. » Le socialisme pascolien tel qu'il est affirmé dans les conférences de Messine souligne aussi une dimension éthique chrétienne, à travers l'accomplissement de la charité, qui trouve son expression dans le poème *La piada*, publié en 1900, avec l'emblème du pain partagé. Le socialisme pascolien puise cependant ses racines dans plusieurs courants de pensée diffusés à l'époque, en premier lieu les théories sociales évolutionnistes du philosophe Herbert Spencer et les conceptions politiques du méridionaliste italien Napoleone Colajanni, probablement rencontré à Messine¹³. La période sicilienne de l'auteur voit également un renforcement de l'intérêt pour la figure du héros national Garibaldi, à partir du discours prononcé le 2 juin 1901, pour l'anniversaire du général, *Garibaldi avanti la nuova generazione*¹⁴. Le Garibaldi pascolien incarne parfaitement le socialisme humanitariste et pacifique prôné

11 Cf. l'étude très documentée d'Alice Cencetti, « Un "sonno" lungo la vita. Pascoli e la Massoneria », dans *Giovanni Pascoli. Una biografia critica*, Firenze, Le Lettere, 2009, p. 287-368. L'auteure affirme aussi que la ligne de partage entre le militantisme socialiste et l'éloignement de l'Internationale n'est pas l'année de l'emprisonnement (1879) mais bel et bien celle de la fin des études et de l'entrée dans la Maçonnerie (1882).

12 Texte publié plus tard sous le titre *L'Avvento*.

13 On trouvera une analyse de ces influences dans *Pascoli* de Massimo Castoldi, Milano, Il Mulino, 2011, p. 64.

14 Le texte sera publié plus tard sous le titre *L'eroe italico* (1903), in *Poesie e prose scelte, op. cit.*, p. 1037.

par le poète, et il deviendra matière littéraire à plusieurs reprises, à travers l'histoire de sa participation au Risorgimento (dans les *Poemi del Risorgimento*), puis dans une mythification poétique qui le rapproche d'un autre héros socialiste emblématique de l'époque, Tolstoï (dans les *Poemi italiani*¹⁵).

En réponse à une enquête sur les écrivains de l'époque, Pascoli avait répondu à Ugo Ojetti : « Io sono socialista. Sono stato nel partito militante. Poi mi sono affievolito [...]. Ma nel senso, diremo così, etimologico, io sono socialista. E in quello che scrivo, applico questo pensiero mio¹⁶. » Entre la jeunesse passée au sein de l'Internationale à Bologne et les déclarations publiques à Messine, le socialisme pascolien s'oriente progressivement vers une forme moins virulente, plus pacifique et humanitariste, un socialisme universel qui sous-tendra ses futures prises de position face à deux problèmes sociaux cruciaux pour l'Italie de l'époque : l'émigration massive et l'expansion coloniale¹⁷.

Socialisme et émigration

Une des formes concrètes du socialisme de cœur de Pascoli se retrouve dans sa sympathie pour les humbles, aussi bien dans les discours publics que dans les choix poétiques. Éloigné, comme on l'a vu, de toute idée de révolution et de lutte des classes¹⁸, le socialisme de Pascoli tend à améliorer l'homme par une morale de fraternité. Ce point de vue a valu précisément à l'auteur d'affronter plusieurs polémiques avec les socialistes italiens, car il n'envisage aucunement la lutte et la révolution pour apporter le bonheur, au contraire il les refuse ardemment et voit seulement dans les émeutes sociales une manifestation de

15 Cf. sur la figure de Garibaldi chez Pascoli : Mario Pazzaglia, *L'ultima vampa garibaldina di Pascoli*, « Rivista pascoliana », n° 13, 2001, p. 129-143.

16 « Je suis socialiste. J'ai milité dans le parti. Ensuite je m'en suis éloigné [...]. Mais dans le sens disons étymologique je suis socialiste. Et dans ce que j'écris, j'applique cette pensée. », Déclaration de 1899 dans *Alla scoperta dei letterati* d'Ugo Ojetti, citée dans la biographie d'Alice Cencetti, *Giovanni Pascoli. Una biografia critica, op. cit.*, p. 105.

17 « [...] son 'socialisme' est d'ordre étymologique ; il se veut en réalité du côté de la société des hommes ou encore de l'altruisme : voilà pourquoi ce privilège accordé au cœur lui fait plaider pour la paix et contre le *struggle for life* comme loi de l'évolution. », Bertrand Levergeois, « Le Grand Pan est vivant : mythopoétique du Petit Enfant », in Giovanni Pascoli, *Le Petit Enfant*, Editions Michel de Maule, 2004, p. 36.

18 Le refus de la lutte des classes chez Pascoli est motivé par l'idée de nation et le sentiment d'humanité, selon Carlo Salinari, dans *Miti e coscienza del decadentismo italiano*, Milano, Feltrinelli, 1962 [1960], p. 134-147.

violence illégitime. Il avait d'ailleurs traduit cette hantise des mouvements sociaux dans une reformulation poétique du mythe de Gog et Magog, dans la dernière strophe du texte homonyme daté de 1895¹⁹.

Comme l'a montré Massimo Lucarelli²⁰, Pascoli ressentait le problème de l'émigration de manière beaucoup plus sensible que les deux autres grands poètes civils contemporains, Carducci et D'Annunzio. En effet, les vicissitudes personnelles de l'auteur l'ont rendu particulièrement réceptif au sort des émigrés, puisque lui-même avait dû quitter brusquement les lieux de son enfance. Le motif de l'émigration marque plusieurs poèmes de Pascoli, notamment un texte très moderne par ses choix linguistiques, *Italy*, qui évoque le retour d'une famille italo-américaine en Toscane. L'émigration constituait à l'époque de l'auteur un problème fondamental pour l'État italien puisque chaque année des centaines de milliers de personnes quittaient définitivement le sol natal pour les pays voisins (la France surtout), l'Australie et le continent américain. Le sort des Italiens exilés – surtout en Amérique – pour des raisons sociales, devient une matière pour la poésie avec les trois grands textes que constituent *Italy*, *Pietole* et *Inno degli emigrati italiani a Dante*, trois transpositions littéraires complémentaires, mais aussi la matière pour une pensée sociale et politique sur les moyens de limiter l'émigration. Le rapport entre la question de l'émigration massive et l'alliance entre le socialisme et le nationalisme trouve alors chez Pascoli une expression concrète dans la défense du colonialisme lors de la guerre de Libye, en 1911.

Mais auparavant, le nationalisme non politique du poète s'était exprimé sur la question de l'émigration sous une autre forme, pour la défense de l'honneur des Italiens. Un article paru en 1897, intitulé *Le due spade*, montre que Pascoli était extrêmement sensibilisé au sort des Italiens expatriés car il prend la défense des victimes de la xénophobie anti-italienne à l'étranger. La prise de position consiste à condamner les violences contre les émigrés en France et aux États-Unis tout en affirmant le nationalisme italien à travers un autre épisode, plus anecdotique. L'affront subi en Afrique, à Adoua, en 1896 avait provoqué le sarcasme du prince Henri d'Orléans qui s'était moqué de la prétendue lâcheté de l'armée italienne face aux Éthiopiens. La réplique italienne prit la forme d'un duel pour réparer l'offense, à la demande du comte

19 *Gog e Magog, Poemi conviviali*, xix, avec l'image de la foule affamée qui déferle sur la plaine (v. 7-10).

20 Massimo Lucarelli, « Il tema dell'emigrazione nell'opera pascoliana precedente *Italy* », in *Italia e Europa: dalla cultura nazionale all'interculturalismo*, Firenze, Franco Cesati editore, 2006, p. 469-478.

de Turin, Victor Emmanuel de Savoie, le 15 août 1897. Pascoli écrit l'article pour célébrer la victoire du comte italien lors du duel. Il s'adresse au comte de Turin en lui rappelant que partout dans le monde les émigrés italiens sont des victimes : « aNewOrleanscilinciano, aAigues-mortescitrucidano, aMarsiglia si affogano, a Servola ci lapidano ²¹. »

Socialisme, colonialisme et nationalisme

L'intérêt grandissant pour le sort de la nation et la volonté d'entrer en compétition avec l'autre poète civil italien des années 1900-1910, D'Annunzio, poussent Pascoli à produire de plus en plus des poèmes à contenu historique. Le nationalisme pascolien revêt néanmoins une forme assez différente des expressions politiques que propose le nationalisme engagé politiquement depuis 1910 – avec la création du premier parti par Enrico Corradini –, ou encore la nationalisme héroïque et esthétisant de D'Annunzio ²² qui portera ses fruits jusqu'à l'entrée en guerre de l'Italie, au mois de mai 1915. Le nationalisme pascolien est fortement conditionné par des idées socialisantes et humanitaristes, qui nous semblent aujourd'hui parfaitement contradictoires, mais pourtant motivées à l'époque par un réel souci de penser la question sociale de l'époque giolittienne. Le socialisme de Pascoli se conjugue donc – sans doute par un effet de pondération – avec ses idées sur la patrie italienne : il affirme « [...] bisogna voler essere nazionalisti e internazionalisti, nel tempo stesso, o, come dissi già con frase combattuta, socialisti e patrioti ²³. » Antonio Gramsci, co-fondateur du parti communiste et intellectuel majeur pour une pensée sur la culture populaire en Italie, avait remarqué, dans ses carnets de prison, que Pascoli aspirait à devenir le « leader du peuple italien » dans les années autour de 1910, d'où la nature particulière de son socialisme teinté de nationalisme. Pascoli conjugue donc l'aspiration au bonheur des hommes par la fraternité avec l'appel à la grandeur de la nation – à un moment clé de son histoire, puisque l'Italie cherche une place dans le concert des puissances par le

21 « À la Nouvelle-Orléans on nous lynche, à Aigues-Mortes on nous tue, à Marseille on nous noie, à Servola on nous lapide », *Le due spade*, in *Prose disperse*, a cura di Giovanni Capecci, Lanciano, Carabba, 2004, p. 365-366. Notre traduction.

22 Lors de la guerre contre l'Empire Ottoman D'Annunzio écrira ses *Canzoni delle gesta d'oltremare* (1911-1912).

23 « Il faut être nationaliste et internationaliste en même temps, ou comme je l'ai déjà dit dans une phrase qui a été critiquée, socialiste et patriote », *L'eroe italico*, in *Poesie e prose scelte*, op. cit., p. 1037.

jeu des alliances et l'expansion coloniale, tout en célébrant en grande pompe les cinquante ans de son Unité.

La conjonction entre, d'une part, des idées socialisantes et humanitaristes, et d'autre part des idées nationalistes, trouve sa réalisation la plus aboutie dans un discours politique prononcé le 26 novembre 1911 au théâtre dei Differenti de Barga, *La grande proletaria si è mossa*. Le but de l'organisation de cette manifestation municipale était d'abord de récolter des fonds en faveur des soldats italiens tombés sur le front libyen. En effet, l'Italie s'était engagée dans une guerre coloniale contre l'Empire Ottoman afin de récupérer les territoires des anciennes provinces romaines de Libye, qu'elle finira par coloniser après la victoire de 1912²⁴. Le discours de Pascoli, désormais devenu une figure intellectuelle nationale en tant qu'héritier de Carducci professeur à l'université de Bologne et poète national, constitue une justification de la conquête des provinces de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine par le recours à des arguments essentiellement sociaux. La victoire italienne sur les Turcs constituerait, selon lui, une forme de libération du peuple libyen et, surtout, un débouché pour le prolétariat italien. Pour lui le colonialisme est étroitement lié à la problématique de l'émigration et à la misère que subissent les masses populaires en Italie. Mais à côté de la composante colonialiste et sociale Pascoli affirme également une forme de nationalisme, non politisé – car il se situe hors de la sphère du parti nationaliste italien – mais malgré tout politique, car il délivre un message civil à la nation. Les principes socialistes de Pascoli deviennent compatibles avec l'expansion coloniale pour le bien de la nation, il veut « introduire il pensiero della patria e della nazione e della razza nel cieco e gelido socialismo di Marx²⁵. » Considérant que l'Italie est « la prolétaire parmi les nations », il exhorte ainsi les socialistes de son temps à déplacer le concept de lutte des classes dans une société donnée vers le concept de lutte des classes entre nations exploitantes et exploitées, c'est-à-dire introduire le patriotisme dans la pensée socialiste pour défendre les « faibles » Italiens face aux autres nations²⁶. Rappelons au passage, pour contextualiser les prises de position, qu'il

24 La guerre italo-turque de 1911-1912 permettra à l'Italie de coloniser également l'île de Rhodes et l'archipel du Dodécanèse. Le traité de Lausanne (1912) reconnaît l'administration italienne sur ces territoires.

25 « Introduire la pensée de la patrie, de la nation et de la race dans le froid et aveugle socialisme de Marx », Lettre de Pascoli à Luigi Mercatelli (6 juin 1900, publiée dans *Nuova Antologia*, le 16 octobre 1927), citée par Massimo Lucarelli dans « L'Italia come 'grande proletaria': sul nazionalismo pascoliano », in AAVV., *Letteratura e identità nazionale nel Novecento*, a cura di Romano Luperini e Daniela Brogi, Lecce, Manni, 2004, p. 42 et note 13.

26 Cf. *Lettera a Lucifero*, dans *Prose disperse*, op. cit., p. 370-371.

y avait au sein même du parti socialiste italien des partisans de l'intervention en Libye, comme Labriola, Bissolati ou Bonomi, c'est-à-dire le « courant de droite » du socialisme.

Le texte du discours public sera publié dès le lendemain dans le quotidien *La Tribuna* – où avait déjà figuré la lettre sur la haie en 1897. Le poète qui aspire à une mission civile et patriotique justifie l'entreprise italienne de colonisation au-delà de la Méditerranée en utilisant deux principaux arguments, d'abord la nécessité pour l'Italie de trouver une expansion de son territoire afin de donner des terres cultivables aux masses prolétaires réduites à la misère, ensuite le moyen de limiter l'hémorragie nationale qui voit chaque année des centaines de milliers d'Italiens partir définitivement pour s'installer à l'étranger, et souvent connaître un sort peu enviable (à savoir « l'Italia raminga », à laquelle est dédié le poème *Italy*, et « l'Italia esule » à laquelle est dédié le poème *Pietole*). La « grande prolétaire » présentée dans le titre du discours n'est autre que la nation italienne soumise aux lois d'une exploitation injuste, aussi bien celle des grands propriétaires terriens locaux que celle des patrons dans les pays d'accueil. Le socialisme pascolien affirme dans ce discours une aspiration à la justice pour le peuple qui trouvera son émancipation dans les nouvelles terres italiennes, et non pas en s'expatriant vers les terres étrangères. La conquête coloniale ne signifie pas exactement, pour le poète, un besoin impérialiste d'affirmation nationale, car il est exempt de toute dimension idéologique pour justifier l'hégémonie d'une race sur une autre, il s'agit plutôt d'un moyen de résoudre le drame de l'émigration en repoussant les frontières italiennes. Même si, dans le discours, on trouve l'inévitable rappel de la Rome antique en Libye permettant de consolider les arguments en faveur d'une expansion de la patrie de l'autre côté du *mare nostrum*, donc d'un accomplissement du Risorgimento et d'un dépassement de la défaite traumatisante des Italiens, en 1896 en Abyssinie²⁷. En effet, n'oublions pas que les arguments utilisés pas les nationalistes italiens pour justifier l'intervention contre l'Empire Ottoman relèvent essentiellement de considérations idéologiques, voire racistes. Pour eux, la colonisation doit garantir les conditions d'une renaissance de la nation italienne, alors que pour Pascoli la colonisation reste fondamentalement une solution pour régler les problèmes sociaux d'une nation misérable qui ne parvient plus à nourrir des masses paysannes. La rhétorique interventionniste des nationalistes, relayée

27 Plusieurs poèmes du recueil *Odi e inni* évoquent la guerre coloniale en Afrique de l'est et célèbrent la résistance des Italiens face aux troupes éthiopiennes.

notamment par le parti et les revues d'Enrico Corradini²⁸, s'éloigne donc de la rhétorique socialisante et humanitariste pascolienne, même si, au bout du compte, la finalité des interventions reste identique, à savoir l'annexion d'un territoire étranger.

Dans les discours pascoliens, depuis l'époque de son séjour à Messine, le socialisme nationaliste s'affirmait déjà à travers le lien établi entre la victimisation du peuple italien et sa légitime émancipation²⁹. Il en résulte que le nationalisme de Pascoli ne comporte pas de forme politique proprement dite, tout comme son socialisme, mais qu'il reflète un état d'esprit et une aspiration motivés par un sentiment non impérialiste³⁰. Dans une lettre adressée à Luigi Mercatelli, directeur du quotidien *La Tribuna*, en 1899, Pascoli définit ainsi son rapport au socialisme :

Io mi sento socialista, profondamente socialista, ma socialista dell'umanità, non d'una classe. E col mio socialismo, per quanto abbracci tutti i popoli, sento che non contrasta il desiderio e l'aspirazione all'espansione coloniale³¹.

La « siepe » entre poésie et idéologie : la lettre de 1897 sur la propriété

Quelques éléments biographiques majeurs semblent utiles pour comprendre les motifs obsessionnels du nid et de la haie dans la poésie et la pensée de Pascoli. L'assassinat impuni du père a entraîné le départ de la maison familiale puis une série de décès – la mère, plusieurs frères et sœurs – dont les conséquences sur le sort du jeune Giovanni sont très importantes. Obligé de vivre sous la protection financière de son frère aîné, le garçon a subi le traumatisme d'une

28 *L'Associazione nazionalista italiana* est fondée en 1910. Corradini avait aussi créé la revue *Il Regno*, avant de créer l'organe de propagande du parti, *L'Idea nazionale* en 1911. Pascoli avait par contre publié des textes dans la revue culturelle de Corradini, *Il Marzocco*.

29 Par exemple, dans *L'eroe italico* (1901) : « Or bene. L'Italia è il popolo più minacciato di questo mondo, ed è nel tempo stesso di questo mondo il popolo forse più povero. Come farà a reggersi e vivere? », in *Poesie e prose scelte*, *op. cit.*, p. 1039.

30 Cf. Massimo Lucarelli, « L'Italia come 'grande proletaria' : sul nazionalismo pascoliano », *op. cit.*, p. 47-48.

31 « Je me sens socialiste, profondément socialiste, mais socialiste de l'humanité, non d'une classe. Et avec mon socialisme, pour autant qu'il embrasse tous les peuples, je sens qu'il n'y a pas de conflit avec le désir et l'aspiration à l'expansion coloniale. », lettre publiée dans *Nuova Antologia* le 16 octobre 1927, citée dans Mario Pazzaglia, *Pascoli e il socialismo nazionalistico*, *op. cit.*, p. 147.

enfance brutalement interrompue et d'un déracinement irrémédiable. Plus tard il deviendra lui-même un grand frère protecteur pour ses deux sœurs cadettes, Maria et Ida, dans un nid domestique qu'il n'a cessé de reconstituer toute sa vie. La conscience d'avoir souffert d'une terrible injustice marque de manière indélébile la pensée et l'art de Pascoli, notamment grâce aux motifs récurrents du nid et de la haie qui protègent et limitent l'espace. Le sentiment d'injustice profondément ancré se conjugue alors petit à petit avec les idées socialistes, non révolutionnaires, et l'affirmation d'un nationalisme non politique. Le résultat de cette conjonction entre le poids de la biographie et l'expérience politique s'observe dans la prise de position publique en faveur de la propriété privée.

Dans l'Italie de la fin du XIX^e siècle le contexte économique et social subit d'importantes transformations. L'intervention publique de Pascoli doit être comprise comme une prise de position intellectuelle contre les excès d'un capitalisme qui est perçu comme une menace pour la civilisation des campagnes et le droit à la propriété terrienne.

Le 22 août 1897 D'Annunzio avait prononcé dans sa ville natale de Pescara un discours en faveur de la défense de la propriété. Le poète tribun accusait notamment les socialistes de menacer le droit à la propriété privée, il utilisait la métaphore de la haie protectrice face à l'idée de la propriété collective, d'où le nom sous lequel le discours passa à la postérité, le discours de la « siepe ». D'Annunzio était en campagne électorale pour les législatives contre le candidat républicain. Tantôt encensé pour l'ardeur de ses paroles, tantôt moqué pour la rhétorique pompeuse de son discours – surtout dans la presse de gauche –, D'Annunzio avait ouvert une brèche dans laquelle allait s'engouffrer Pascoli. Ce dernier publie donc une lettre ouverte intitulée « A Gabriele D'Annunzio », dans le quotidien *La Tribuna*, le 31 août, pour soutenir la défense de la propriété privée. Cette lettre se présente comme un soutien à D'Annunzio, mais le soutien se limite à la défense de la haie, symbole de la propriété. En effet, les envolées dannunziennes sur la vigueur italique de l'esprit d'entreprise ne trouvent pas d'écho chez Pascoli qui affirme au contraire sa haine de toute forme d'affairisme. Le texte militant de Pascoli se compose d'un commentaire élogieux du discours de D'Annunzio (« oh! le alte e dolci parole tue intorno alla siepe³²! ») suivi d'un poème emblématique sur la valeur de la haie. Il s'agit du poème qui sera intitulé plus tard *La siepe* dans l'édition des *Poemetti* en 1900. Le poème correspond aux paroles d'un paysan de Toscane – il « capoccio » – qui célèbre la haie de son terrain (« il mio campetto », v. 1) en reconnaissant

32 « Oh, tes paroles hautes et douces pour évoquer la haie! », *Poesie e prose scelte, op. cit.*, vol. 1, p. 1419.

que grâce à elle il peut vivre « libre et souverain » (v. 15), protégé par sa « verte muraille » (v. 16). Le motif de la muraille défensive – que Pascoli a peut-être emprunté à un poème de Luigi Tansillo³³ de 1570 – indique que la propriété terrienne garantit le bonheur et l'indépendance de l'individu³⁴.

On retrouve dans le poème de 1897 les motifs poétiques pascoliens bien connus de la vie géorgique, ce qui, au passage, devait rappeler à D'Annunzio que la haie symbolique reste un motif bel et bien pascolien, quasiment 'd'origine protégée', eu égard à un premier texte intitulé *La siepe* dans le recueil *Myricae* en 1892. À la suite du poème on trouve un texte qui explique la valeur sacrée de la haie, depuis l'époque de Virgile et d'Horace, face à la menace de l'expulsion des terres par le capitalisme naissant. Le danger, selon Pascoli, vient de l'affairisme spéculatif qui va priver les petits propriétaires terriens de leur bien et les soumettre à un homme d'affaires tout puissant – l'usurier horacien Alfio – pour lequel ils travailleront: « [...] io affermo che conservandosi il presente sistema economico, si giungerà presto al giorno in cui pochi possederanno tutto e forse uno, uno solo, realizzerà l'incredibile sogno di Satana³⁵[...]. » Le militantisme de la lettre sur la « siepe » adressée à un quotidien national, bien que voilé derrière le filtre érudit d'un professeur de grec et de latin, confirme la conjonction entre un idéal socialiste anticapitaliste ancré depuis les années d'études à Bologne et un élan conservateur patriotique qui s'affirme. L'idéal socialiste réside dans le droit à l'égalité, à travers le symbole de la haie naturelle qui sépare tout en garantissant la vue de l'horizon, contrairement aux barrières non naturelles qui ferment l'espace (« [...] non si può verder nulla... Io non posso immaginare un simbolo della disuguaglianza sociale più triste di questo: un povero che allunga il collo a uno di questi

33 C'est l'hypothèse de Francesca Nassi dans *Io vivo altrove. Lettura dei Primi poemetti di Giovanni Pascoli*, Pisa, Edizioni ETS, 2005, p. 119. Elle cite la seconde partie de *Il podere* de Tansillo: « Abbia il poder le siepi e folte et alte ».

34 Pour une version contemporaine et fort différente de la propriété en poésie, voir le poème *Di me proprietario e padre* d'Attilio Bertolucci, dans *Viaggio d'inverno* (1971). En revanche chez Pasolini la propriété est qualifiée de « possesso / che affonda nei secoli il suo abominio / e la sua grandezza », dans *Le ceneri di Gramsci*, III (1955-1956). Quant à Patrizia Cavalli, elle affirme: « Meglio morire leggeri, / senza proprietà, / ché a essere proprietari / si è già morti da ieri. », *Meglio morire leggeri*, dans *L'io singolare proprio mio* (1992). Quelques pistes pour ouvrir un champ d'investigation sur la notion de propriété dans la poésie.

35 « [...] j'affirme qu'en conservant le système économique présent, nous connaissons bientôt le jour où une poignée d'individus possèdera tout et peut-être un individu, un seul, qui réalisera l'incroyable rêve de Satan [...] », lettre publiée dans *Il Resto del Carlino* (11 décembre 1897) en réponse à un poème polémique contre Pascoli, *La siepe*, II, in *Prose disperse, op. cit.*, p. 357.

cancelli³⁶ »), tandis que le conservatisme s'exprime dans la peur éprouvée face aux mutations socio-économiques qui accentuent les injustices (« Presto tutto il genere umano sarà un'immensa accolta di lavoratori al servizio di quest'Alfio inafferrabile³⁷ »), même si l'auteur se défend de conservatisme (« Non sono perciò conservatore »). L'on remarque que cette figure d'un unique et tout puissant propriétaire qui soumettrait les masses laborieuses se trouvera également dans le poème *La favola del disarmo* (1906), dans *Odi e inni*, à travers la métaphore du lion dominant qui fait taire les hyènes et impose sa loi³⁸. Un texte de 1897 (*Allecto*³⁹), nous permet de confirmer que la défense de la propriété chez Pascoli se rattache aussi et surtout à la peur de voir le monde dominé par une 'super-puissance' capitaliste et tyrannique.

L'année qui suit la lettre sur la haie ouvre une période durant laquelle Pascoli enseignera à l'Université de Messine, en Sicile. Cette période correspond à un besoin de prendre part publiquement à la vie sociale par une série de discours. Entre 1898 et 1902, le poète et professeur tient une série de conférences dont certaines comportent une dimension politique indéniable, comme la dénonciation de la guerre des Boers, dans *Una sagra* (1900), qui lui permet de traiter de la menace d'une domination capitaliste par la violence et de redouter ce qu'il nomme « une accumulation capitaliste » qui détruit la petite propriété :

Il campicello è assorbito dal campo, il campo dalla tenuta, la tenuta dal latifondo, e via via. Intere nazioni, sto per dire, sono espropriate della loro proprietà fondiaria. Ahimé, chi possiede i campi della terra saturnia madre di biade e madre d'eroi? Li possiede il credito ipotecario. E questo chi è? È generalmente anonimo, ed è un creditore collettivo. Ma a poco a poco questa collettività si riduce e semplifica; i più forti ingoiano i più deboli: verrà tempo, in cui si potrà dinotare per nome l'unico possessore di tutto il mondo: un tiranno al cui servizio sia un genere umano di schiavi⁴⁰.

36 « [...] on ne peut rien voir... Je ne peux imaginer un symbole de l'inégalité sociale plus triste que celui-ci: un pauvre homme qui allonge le cou devant une de ces barrières », *Ibidem*, p. 1421.

37 « Bientôt tout le genre humain sera une immense masse de travailleurs au service de cet insaisissable Alfio », *Ibidem*.

38 « [...] Tacquero le iene. / Un urlo tuona; solo, ma ruggito; // ed è sol uno, ma leon, che viene. », *La favola del disarmo*, vv. 35-37, in Giovanni Pascoli, *Tutte le poesie, op. cit.*, p. 416.

39 *Allecto*, in *Prose disperse, op. cit.*, p. 361-365.

40 « Le petit champ est absorbé par le champ, le champ est absorbé par le domaine, le domaine est absorbé par le latifundium, et ainsi de suite. Je veux dire que des nations entières sont expropriées de leurs propres terres. Hélas, qui possède les champs de la terre saturnienne, mère de l'avoine et mère de héros? C'est le crédit d'hypothèque. Et qui est-il? C'est généralement un anonyme, et un créateur collectif. Mais peu à peu, cette collectivité se réduit et se simplifie; les plus forts avalent les plus faibles: le temps viendra où l'on pourra nommer le

Plus d'un demi-siècle après la disparition de l'auteur – et à la faveur d'une nouvelle perspective des orientations critiques le concernant – le poète Edoardo Sanguineti a considéré le lien très fort qui unissait la poétique et les choix esthétiques de Pascoli avec ce qu'il nomme une « idéologie sociale⁴¹ », dans le contexte d'une incarnation de la petite bourgeoisie italienne des années dites « libérales », autrement dit l'époque de Giolitti. Dans le sentiment de précarité de la classe moyenne Pascoli reconnaissait sa propre condition d'orphelin injustement privé d'un foyer. Le mythe personnel et domestique de la séparation et de l'injustice s'articule ainsi sur les considérations civiles au moment de défendre des valeurs à une époque où le capitalisme naissant – n'oublions pas que l'Italie débute à peine son industrialisation à la charnière des deux siècles – entraîne une série de peurs sociales. Pascoli craignait par-dessus tout les agitations sociales et les troubles de type révolutionnaire car ils constituaient, selon lui, une menace et comportaient le risque d'une tyrannie. La réponse généreuse, mais néanmoins ambiguë et utopique, que le poète apporte à ces menaces réside simplement dans la conviction d'une fraternité entre les hommes, et non dans un programme de type politique aux côtés d'une formation institutionnalisée – comme l'acceptation d'une responsabilité politique, par exemple⁴² : « Opponete all'unione di tutti i proletari la fratellanza di tutti gli uomini⁴³. »

Conclusion

Pascoli ne fut pas le héros nationaliste de l'Italie de Crispi et Giolitti, mais plutôt un poète troublé et profondément attaché à sa terre. Il a voulu, à travers son langage et ses prises de position publiques, défendre une société non contaminée. En établissant un lien implicite entre certaines idées politiques et sa

propriétaire unique du monde entier : un tyran au service duquel travaillera un genre humain d'esclaves. », *Una sagra*, in *Prose*, a cura di Augusto Vicinelli, Milano, Mondadori, 1956 [première édition 1946], vol. I, p. 169.

41 Edoardo Sanguineti, *Ideologia e linguaggio*, Feltrinelli, Milano, 1965, p. 14. Voir aussi du même auteur « Attraverso i *Poemetti* pascoliani », in *Pascoli. Atti del convegno nazionale di studi pascoliani*, San Mauro, 1962 et l'introduction aux *Poemetti*, Torino, Einaudi, 1971.

42 Pascoli, élu conseiller municipal de la commune de San Mauro en Romagne (où il est né), en 1909, avait pourtant tenté de se présenter aux élections locales de Messine en juillet 1900, comme chef de liste du groupe socialiste, avant de retirer sa candidature. Cf. Massimo Castoldi, *Pascoli, op. cit.*, p. 60-61.

43 « Opposez à l'union de tous les prolétaires la fraternité de tous les hommes », *Il pane* (1904), in *Prose disperse, op. cit.*, p. 382.

poétique – qui en donne une version esthétique, en quelque sorte, grâce à la figure du petit enfant métaphorique, le *fanciullino*⁴⁴ –, il entre pleinement dans le nouveau siècle, mais à rebours, car sa conception orphique de la poésie et sa réaction de repli face aux défis de la modernité l'éloignent des avant-gardes et des enjeux sociaux à la veille de la Première Guerre mondiale.

Si les interventions publiques et certains poèmes de l'auteur ne laissent pas transparaître un véritable discours politisé et ne peuvent en aucun cas constituer l'ébauche d'une pensée politique structurée – ce que l'auteur ne recherchait d'ailleurs pas –, elles témoignent toutefois d'une morale et d'une éthique qui se fondent sur l'idéal de solidarité et d'humanité au sein de la société. Le sentiment des idées semble plus fort que les idées elles-mêmes, en quelque sorte⁴⁵, tant et si bien que l'auteur oppose même le fait de formuler des idées au fait d'y renoncer en adhérant à un parti politique. Pascoli tente ainsi de prendre en compte de manière irrationnelle et poétique – et non par des idées politiques – les questions complexes de son époque: les inégalités sociales, l'émigration massive hors de la patrie, la lente mais irréversible transition vers une économie capitaliste moderne et les dangers qu'elle représente, la nation à construire dans un jeune état, et la disparition d'une séculaire civilisation de la terre⁴⁶. Il absorbe ces problématiques par la reconnaissance assumée d'une « antécédence de l'être⁴⁷ » (à savoir le « petit enfant » qui réside dans chaque adulte), en mesure de concrétiser son idéal de socialisme humanitaire. Une formation morale, poétique et éthique de l'homme grâce à son être intérieur qui agit, nécessairement, sur la formation du citoyen.

44 *Il fanciullino* (édition définitive en 1903), in *Prose*, vol. I, *op. cit.*

45 Antero Meozzi remarquait fort justement que « non c'è nell'opera di Pascoli un vero e proprio sistema e nemmeno un organico *corpus* di idee specificamente politico-sociali. L'originalità del poeta, a questo riguardo, è nell'identificazione di certi problemi dinanzi alla coscienza; la sua politica non è che la sua morale applicata alla società. », *La vita e la meditazione di Giovanni Pascoli*, Le Monnier, Firenze, 1924, p. 51.

46 Pasolini, un demi-siècle plus tard, analysera en tant que poète, cinéaste et intellectuel de gauche la disparition de cette « civilisation de la terre » italienne au moment de la mutation profonde occasionnée par le « miracle économique ».

47 « C'est cette tension des rêveries d'enfance que nous désignons, faute de mieux, par le terme d'antécédence de l'être. », Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, p. 95.